

L'Occident multiple ou les représentations de l'autre dans le regard d'étudiants ouzbeks

Alice Moscaritolo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/201>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004
Pagination : 303-318
ISBN : 2-7449-0444-9
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Alice Moscaritolo, « L'Occident multiple ou les représentations de l'autre dans le regard d'étudiants ouzbeks », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 13/14 | 2004, mis en ligne le 23 avril 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/201>

L'Occident multiple ou les représentations de l'autre dans le regard d'étudiants ouzbeks

La compréhension des divers éléments qui se superposent dans l'imaginaire de jeunes Ouzbeks lorsqu'ils se réfèrent au terme "Occident" peut contribuer à mettre en lumière des mécanismes de gestion de la diversité, de mise à distance et de différenciation dans un contexte non occidental. La pluralité de ces perceptions est au centre de nos interrogations et permet de parler d'"Occidents" entrelacés. Des nouvelles interactions avec le différent, dues à la disparition de l'Union soviétique, agissent en effet dans la détermination de l'identité de ces jeunes : les étudiants d'aujourd'hui sont en relation avec un *autre* qui n'est plus celui qui existait avant l'indépendance. Quelles stratégies sont alors déployées face aux données actuelles ? Les catégories qui interviennent dans les discours identitaires des acteurs locaux influencent leur lecture de la réalité "occidentale" et, partant, leur ouverture sur des procédés d'emprunts réciproques.

Les considérations qui suivent tentent de cerner ces catégories à l'aide d'une étude des étudiants ouzbeks résidant dans la capitale¹. Rares sont les travaux en langue occidentale qui se sont penchés sur la jeunesse d'Asie centrale, alors que la très forte croissance démographique donne à la région une population aujourd'hui essentiellement constituée de jeunes. En considération du rôle qu'ils pourraient jouer dans l'évolution des pays centrasiatiques, leur analyse devient significative pour comprendre certaines dynamiques futures. Notre attention s'est ainsi focalisée sur une catégorie sensible aux phénomènes de transformations, l'accès aux éventuels processus identitaires en gestation étant par conséquent facilité. Tachkent a été choisi en tant que centre où le contact avec le monde étranger est censé être plus intense. De même, la connaissance par les jeunes interviewés des langues étrangères occidentales a été l'un des facteurs qui a déterminé l'échantillonnage de l'enquête, le but étant d'évaluer l'influence de cet élément sur l'accès aux réalités extérieures. Aussi, les entretiens ont-ils concerné uniquement des personnes n'ayant jamais quitté le pays, afin de réfléchir sur des représentations qui n'ont pas encore été confrontées

à la réalité des faits. Ont ainsi émergé trois types d'“Occident” avec lesquels les jeunes Ouzbeks interrogés sont en relation.

I. L'Occident proche

L'Occident auquel les étudiants considérés se réfèrent en premier lieu est véhiculé par la Russie contemporaine, considérée comme “occidentale” et “européenne” à leurs yeux. Elle est l'Occident le plus proche, celui qui est réellement vécu. A. (20 ans, Faculté de sociologie), questionnée sur l'endroit précis en Occident où elle voudrait poursuivre ses études, indique Moscou comme premier choix. S. (19 ans, Institut d'Orientalisme) décrit la capitale russe comme l'une des villes les plus importantes d'Europe. L'ouverture d'esprit des habitants de cette métropole correspondrait à celle qui est visible dans une capitale “occidentale” : d'après lui, « à Moscou, on ne fait pas attention à comment tu t'habilles. »

En aucun cas la Russie d'aujourd'hui n'est associée au passé soviétique. Sa représentation symbolique est liée au monde contemporain : Moscou n'est plus l'ancien centre de prise de décision mais une ville dynamique, point de repère des étudiants ouzbeks pour comprendre l'évolution des comportements d'autres jeunes. Toujours pour S., le fait que les plus grands groupes de musique pop ouzbeks aillent jouer à Moscou est la marque de leur consécration sur la scène internationale. Même si le passé communiste n'est jamais évoqué à ce propos, les enquêtés gardent pourtant un lien sentimental avec la Russie et font l'éloge de son évolution technologique, scientifique et militaire. Dans une perspective d'affrontement entre deux superpuissances, beaucoup de jeunes Ouzbeks voient la Russie comme l'unique pays pouvant s'opposer sur le plan politico-militaire à l'hégémonie des États-Unis. Il reste donc une sorte d'admiration, source d'un orgueil caché : les jeunes observés semblent être fiers d'avoir partagé eux aussi, jadis, cette grandeur².

Les produits culturels étrangers viennent de toute façon de Russie plutôt que des États-Unis ou des pays européens. La majorité des étudiants interrogés regardent les chaînes télévisées russes, choisies lorsque est en jeu la connaissance de l'actualité internationale ou la culture cinématographique. La musique non ouzbèke qu'ils écoutent est en grande partie russe. K. (18 ans, Faculté de français) s'enthousiasme pour « les voix vives des chanteurs occidentaux » et montre en exemple des cassettes de jeunes artistes russes. Les grands classiques russes restent les plus lus et, lorsqu'il s'agit d'accéder à la littérature européenne ou américaine, l'idiome original est délaissé au profit des traductions en russe, même par ceux qui étudient les langues étrangères concernées.

Pourtant, la connaissance véritable du russe est aujourd'hui devenue l'apanage de ceux qui font partie de l'élite socioculturelle. L'enseignement scolaire et académique différencie les étudiants sur la base de leur maîtrise du russe. Les jeunes à l'aise dans la connaissance de cette langue ont fréquenté

des écoles où l'enseignement était entièrement en russe pour intégrer par la suite des instituts ou des *litsey* de plus haut niveau. Dans les autres cas, la langue russe a été enseignée à l'école seulement quelques heures par semaine. Les cours des universités nationales sont pour la plupart en ouzbek. Si les étudiants n'ayant pas reçu une éducation russophone privilégient eux aussi les journaux télévisés et les films russes, leur choix semble être avant tout lié aux produits culturels effectivement accessibles en Ouzbékistan. Par exemple, les programmes étrangers ne peuvent être visionnés qu'au travers des canaux de télévision par satellite, ce qui reste un produit de luxe. Si une offre culturelle diversifiée était disponible et accessible, les jeunes moins familiarisés avec la langue russe ne choisiraient peut-être pas nécessairement celle provenant de Russie.

II. L'Occident virtuel

L'autre Occident, nord-américain et européen, reste lointain, virtuel. Ce dernier adjectif fait allusion au potentiel que cet Occident contient, un ensemble d'outils que les jeunes tentent d'utiliser à leur avantage. Il n'est connu qu'à travers des sources secondaires : les médias (films, journaux, magazines, informations télévisées), l'accès à Internet, les amis à l'étranger et les comptes-rendus de ceux qui sont revenus. Les interviewés en retiennent le plus souvent des éléments très concrets, résultat d'une approche pragmatique. Dans tous les entretiens, en effet, les éléments mis en relief par les enquêtés appartiennent à des domaines précis : économie, formation, apprentissage, progrès technologique et informatique. Leur imaginaire est connoté par des idées liées à la rapidité, l'efficacité, le travail. Le niveau de vie supérieur est également souvent cité : F. (19 ans, Relations internationales) pense que « les Occidentaux peuvent se permettre beaucoup de choses, de passer des vacances à l'étranger, d'aller à la mer. » D'après F. (20 ans, Institut d'Orientalisme), les Occidentaux « sourient beaucoup, ils n'ont pas une vie si dure. »

Il existe une nette différence entre les États-Unis et l'Europe dans les opinions recueillies. Si les premiers sont souvent mentionnés comme le pays où il serait souhaitable de continuer une formation universitaire ou de travailler, les appréciations concernant leur culture sont rarement avancées. A. (20 ans, Faculté de sociologie) pense par exemple que les films qu'ils exportent n'expriment « aucune idée » ; M. (19 ans), de la même faculté, n'a pas une haute opinion d'eux non plus : « Les États-Unis ? Fast-food et Coca-Cola ». Selon S. (22 ans, Université de Diplomatie), les Américains qu'il a côtoyés ne sont pas en général très brillants et une série de petites histoires drôles sont censées étayer son affirmation. Aussi, pense-t-il que « les Américains, quand ils sont en Ouzbékistan, semblent nous reprocher en permanence les choses qui ici ne marchent pas, qui ne sont pas comme chez eux. Ils voudraient que tout soit partout pareil. » L'Europe, en revanche, est souvent associée à la "culture", mot qui désigne pour les étudiants surtout un riche héritage historique.

D'après F. (19 ans, études d'italien), « Rome, Venise ... ce sont les plus belles villes du monde. » Tous rêvent de voir les capitales et les monuments des pays dont ils étudient la langue. L. (20 ans, Journalisme) compare les deux réalités : « Les pays européens peuvent tout faire. D'eux, les États-Unis ont pris toute leur expérience. L'Amérique n'est qu'un petit pays par rapport à l'Europe. »

Les étudiants en langues étrangères ont tous à l'esprit le pays dont ils apprennent la langue. Ceux qui fréquentent les centres culturels étrangers essaient de rester en contact avec la culture contemporaine du pays concerné, en lisant journaux et magazines et en regardant des films en cassettes vidéo. Ces jeunes ne sont toutefois qu'une minorité : la plupart n'ont pas accès à ces centres culturels et leurs avis ne sont bien souvent construits qu'à la suite des cours universitaires suivis. Leur vision est limitée à un panorama partiel et décalé par rapport à l'actualité des pays étrangers. Les manuels des universités nationales sont fréquemment ceux de l'époque soviétique : par exemple, le manuel de troisième année de français utilisé à la Faculté des Langues du Monde a été publié à Tachkent en 1987. La littérature française y est représentée à travers des extraits choisis selon une logique idéologique précise. On y trouve ainsi « Une Française en Union soviétique » de S. Téry, « Les jeunes partisans » de R. Lecureux, « Lénine à Paris » de J. Fréville. Parmi les textes étudiés figurent également un long extrait décrivant l'organisation de la première école de formation des cadres du Parti communiste français en 1911, des écrits de M. Thorez et un article sur « Lénine et la jeunesse » de M. Cachin, l'un des fondateurs du PCF. Beaucoup d'auteurs fondamentaux de la littérature française sont absents de la liste approuvée : aucune trace de Baudelaire, Rimbaud ou de Proust. Certains écrivains sont analysés uniquement en fonction de leurs idées politiques : Louis Aragon (présenté par le passage « L'histoire parallèle des USA et de l'URSS ») est ainsi décrit comme l'« un des plus brillants représentants du réalisme socialiste, [...] lauréat du prix Lénine pour la paix. »

Ces lacunes sont rarement compensées par des lectures intégratives autonomes, les étudiants se limitant souvent aux extraits proposés pour préparer leurs cours. Même si les textes les plus idéologiques sont évités, ceux qui apparaissent plus neutres reflètent néanmoins les finalités éducatives qui étaient celles du régime soviétique : dans le manuel cité, par exemple, sont privilégiés les extraits dont émane le sentiment patriotique qui suit la Seconde Guerre mondiale. Les jeunes enquêtés qui ne fréquentent aucun centre culturel ou qui ne cherchent pas ailleurs leurs sources d'information révèlent les conséquences de cette offre limitée dans leurs discours, où l'"autre" occidental apparaît plus figé. Certains essaient de faire face aux lacunes du contexte universitaire en se rendant dans des bibliothèques internationales ou dans les fonds documentaires des ONG. Mais la littérature mise à disposition est conforme aux intentions pédagogiques des organisations, ce qui pousse à s'interroger sur la connotation politique et idéologique de ces sources alternatives³. Internet reste une possibilité, mais son coût en limite l'emploi : sa ressource

informationnelle, utilisée principalement pour des recherches ponctuelles liées aux travaux universitaires, peut rarement être exploitée pour satisfaire la curiosité et une éventuelle volonté d'approfondissement.

III. L'Occident endogène

L'observation des interactions des Ouzbeks avec les autres Ouzbékistanais a montré que le terme "exogène" est inapte à désigner les influences n'appartenant pas à la culture locale. En effet, l'étranger le plus immédiatement focalisé par les étudiants analysés n'est pas celui qui vient de l'extérieur mais les populations arrivées en Ouzbékistan à l'époque soviétique. L'Asie centrale, terre de migration et de déportation, a vu beaucoup de peuples de différentes origines géographiques s'installer dans la région. L'étranger que les jeunes Ouzbeks connaissent est donc avant tout le Russe, le Tatar, le Coréen... Il est présent au quotidien, il est là depuis longtemps. Les relations avec lui se basent sur une expérience décennale de vies parallèles. Toute "modernité alternative" présuppose un processus de réappropriation du différent, qui devient ainsi familier. Il est investi de sens par rapport à des catégories qui appartiennent aux acteurs de cette réappropriation, le résultat étant une synthèse nouvelle⁴. Dans le cas ouzbek toutefois, l'étranger est déjà familier, *endogène*, situé en dedans du monde que les interviewés considèrent comme leur espace habituel.

Les Ouzbeks ont appris à côtoyer les autres groupes ethniques avec peu d'interpénétration, tendance qui devient aujourd'hui encore plus visible : d'après les interviewés, par exemple, les pressions actuelles pour décourager les mariages exogames sont beaucoup plus fortes qu'à l'époque soviétique. Dans la gestion de la différence, la notion d'"altérité" est mobilisée par les jeunes Ouzbeks interrogés pour créer une distance avec l'autre. D'après Hegel, l'altérité désigne la structure fondamentale de toute réalité finie : « Les choses finies [...] n'ont pas complètement en elles-mêmes la réalité de leur concept, mais ont besoin d'autres pour cela. »⁵ La relation avec ce qui est *autre* spécifie donc la réalité de ce qui est. De même, « la figure de l'étranger [...] représente la relation ambivalente de proximité et distance, d'identité et différence, à travers laquelle un groupe reproduit la vie sociale et structure hiérarchiquement l'espace social. »⁶ Si un dialogue entre codes culturels différents présuppose des interpénétrations et des déplacements, il s'agit plutôt, dans le cas ouzbek, d'une juxtaposition⁷. Ce processus cristallise la différence, qui devient une image figée dont le sens n'est pas enquêté.

Les populations venues d'ailleurs se sont par exemple installées dans les *mahalla* construites à la période communiste et également habitées par des Ouzbeks. Il est vrai que les groupes ethniques participent à des relations de voisinage, mais il s'agit plutôt d'interactions interpersonnelles d'individu à individu. Par exemple, il se peut qu'un Ouzbek invite un voisin russe à une *to'y* (fête) qu'il a organisée. En retour, le Russe peut l'accueillir chez soi ou

l'aider dans des travaux quotidiens. Mais la relation reste ponctuelle et ne s'insère pas dans un cadre de collectivité étendu dans le temps, basée sur le partage, la mise en commun. En effet, les Ouzbékistanais non ouzbeks ne participent pas réellement aux relations sociales du groupe ethnique éponyme, celles-ci étant organisées autour de rapports de clientélisme liés à une certaine conception de la famille nucléaire et élargie. Les rapports sociaux sont structurés selon des cercles concentriques aux contours très peu perméables. L'échange avec les non-Ouzbeks ne s'effectue alors que dans les limites de l'espace public (à l'université ou dans les nouvelles *mahalla*) mais n'atteint guère la sphère du privé⁸. Il y a moins d'efforts dans la mise à l'écart de l'autre que dans son intégration, en évitant les échanges qui pourraient perturber les équilibres sociaux intra-ouzbeks. Vivre la proximité avec le différent est en effet problématique : il est plus difficile de se confronter à la mixité qu'à l'altérité.

Dans des contextes multi-ethniques, comme le montre le cas ouzbek, les communautés peuvent mettre à l'œuvre des stratégies finalisées pour éviter les croisements de nature différente, en désapprouvant les mariages exogames par exemple⁹. Le but serait alors d'éliminer les points communs et les similitudes avec l'étranger, qui peut mieux être isolé et mis à distance. Ainsi, les comportements que les étudiants observés désapprouvent souvent chez les jeunes "Occidentaux" sont illustrés par des exemples issus de la réalité quotidienne locale. Les autres nationalités deviennent alors le vecteur d'une modernité "occidentale" récusée. D'après S. (22 ans, Relations internationales), les rapports homme/femme sont compliqués par le fait qu'« il y a de plus en plus de filles qui ne voient dans un homme que son argent... c'est plutôt des Russes. » D. (20 ans, Faculté de français) voit d'un mauvais œil les vêtements contraires aux coutumes musulmanes : « les décolletés, les minijupes, le maquillage ... comme chez les filles russes. » Les rapports intimes avant le mariage ne sont presque jamais envisagés. Pourtant, ceux qui fréquentent des amis qui appartiennent à d'autres groupes ethniques ont écouté leurs confidences et apprennent que les jeunes filles russes ou tatares semblent être plus disponibles aux relations pré-matrimoniales. O. (21 ans, Université des Langues du Monde), questionné sur l'attitude des jeunes filles envers les propositions des garçons, répond : « Bien sûr, il y en a [qui acceptent]. Ce sont des filles ouzbèkes, et des autres nationalités aussi... Surtout des autres nationalités. » À propos du comportement "à l'occidentale" envers les parents, F. (19 ans, Université islamique) explique ce qu'il n'accepte pas par un exemple précis : « chez les familles russes de Chilonzor [quartier de Tachkent], on peut voir des personnes âgées qui vivent seules. Leurs enfants sont partis pour la Russie, ils vont revenir seulement pour prendre leurs appartements après leur mort. »

Toutefois, le comportement des jeunes des autres groupes ethniques n'est pas jugé exclusivement de façon négative par les étudiants considérés. Certains se sentent plus émancipés en fréquentant des amis d'origine non

ouzbèke. N. (20 ans, Université Nationale) confie ainsi que « des fois, je ne me sens pas Ouzbèke. » Elle se sent plus libre avec ses amis non ouzbeks fréquentés à l'université car avec eux elle peut être « différente ». L. (21 ans, Relations économiques), a vécu une histoire personnelle qui lui rend toute prise de position difficile. Son grand-père, ouzbek, est parti vivre en Russie en tant qu'officier de l'Armée rouge. Sa mère a fréquenté l'école à Moscou. Son père, en revanche, est un Ouzbek conservateur. À Tachkent, elle-même habite un quartier où vivent beaucoup de Russes. Après avoir fréquenté une école russe de la capitale, son père a décidé qu'elle ne connaissait pas suffisamment sa langue maternelle et l'a inscrite dans une école ouzbèke. À l'université, de nouveau dans une classe de langue russe, elle est la seule Ouzbèke du groupe. Elle dit ne pas avoir beaucoup d'affinités avec les étudiants des groupes ouzbeks : les garçons lui paraissent enfantins, les filles semblent s'occuper de choses superficielles. Elle préfère rester avec ses amis russes, tatars ou coréens, en majorité des garçons, mais à l'insu de son père, qui souhaiterait qu'elle ne fréquente que des filles ouzbèkes. À propos de sa famille, elle affirme que « nous fréquentons d'autres familles ouzbèkes qui sont comme nous, plus russes, plus européennes. » Mais au fond d'elle-même, elle est très partagée. Elle exprime en effet des idées assez conservatrices sur les rapports homme/femme, enfants/parents et sur le statut de la femme. Elle-même avoue : « par le sang, je me sens Ouzbèke, mais par les idées, je me sens au milieu. »

La prédominance de la distanciation sur la proximité avec le différent semble donc affecter l'identité des jeunes interviewés. Dans la définition de soi, il est difficile pour eux de concilier des facteurs hétérogènes. Ils semblent s'opposer à l'autre dans une logique binaire, où deux éléments différents peuvent rarement coexister. Ils arrivent difficilement à réaliser une synthèse active entre leur sens de l'appartenance et l'ouverture à la diversité. Avec ses amis russes ou tatars, N. semble ne pas pouvoir être en même temps l'un et l'autre, ouzbèke et russe – être l'un implique pour elle que les caractéristiques de l'autre s'effacent, sans qu'il y ait adaptation pour intégrer ce qui est autre. Elle vit une dichotomie entre deux modèles de comportement et de pensée. Dans le cas de L., cette opposition se réalise plutôt dans le regard des autres. Elle se sent « au milieu », mais les Ouzbeks qui la connaissent ont déjà choisi dans quel camp la situer. O. (21 ans, Faculté de français), a décrit la différence de comportement entre jeunes filles ouzbèkes et non ouzbèkes en mettant en évidence la participation active des Russes à une séance de conversation au Centre culturel français : « Les autres, les Ouzbèkes, sont plus timides, elles s'exposent beaucoup moins. » L. aussi était intervenue plusieurs fois. Interrogé sur son comportement, O. a affirmé sans hésitation : « Mais L., elle est tatare ! » Ces *a priori* identitaires enferment donc dans des catégories plus nettes les situations hybrides, dont les éléments composites ne donnent pas lieu aux yeux de tous à un ensemble cohérent.

IV. Une consommation instrumentale

Il a été affirmé plus haut qu'une attitude pragmatique mène les étudiants considérés à retenir seulement certains éléments qui relèvent de cet "Occident". Sont en effet pris en compte les facteurs qui peuvent procurer des bénéfices et donner des avantages en termes de profit individuel. Une logique de consommation s'applique donc à l'"Occident", qui passe de la condition de producteur de biens à celle de bien de consommation, utilisé selon les mêmes "modes d'emploi" prévus pour les produits qu'il exporte. Cette appropriation stratégique, qui n'est pour l'instant qu'envisagée, virtuelle, se réalise au travers d'un choix rationnel d'instruments venus d'ailleurs, utiles pour réaliser un futur individuel pourtant conservateur : le rêve le plus commun reste en effet une position sociale solide dans la communauté d'origine.

Les étudiants observés veulent par exemple profiter des cours de formation ou de langues à l'étranger pour trouver un travail intéressant. Celui-ci donnera les ressources nécessaires pour posséder des biens (une voiture, une maison) qui détermineront leur statut social aux yeux de la communauté d'appartenance. Les garçons recherchent pour leur femme idéale la connaissance des langues et une éducation universitaire essentiellement pour deux raisons : les plus libéraux souhaitent qu'elle ait un bon emploi, pour contribuer aux finances de la famille ; les plus conservateurs espèrent que leurs enfants seront mieux éduqués et pourront conserver leur position sociale ou la dépasser. Ainsi, F. (20 ans, Institut d'Orientalisme) recherche une jeune fille qui soit "ouzbèke", c'est-à-dire « qui pense comme moi, dans sa culture, sa religion », mais qui soit en même temps « occidentale, au niveau des langues, des films, des vêtements aussi. » Les attributs envisagés pour le partenaire ressemblent ainsi aux exigences d'un employeur envers les candidats à une embauche.

De la même façon, des notions d'importation occidentale sont appréhendées en tant qu'instruments pour atteindre un but autre. Tel est le cas du concept de "démocratie", véhiculé par les nombreuses ONG qui s'occupent d'"éducation civique". Leur activité pédagogique principale se réalise par des sessions de "débat", où deux équipes s'affrontent dans l'argumentation de thèses opposées sur un thème choisi. Le choix du camp (pour ou contre) n'est pas motivé par les opinions personnelles des participants mais est déterminé au hasard peu avant le début du débat. Les deux thèses doivent pouvoir être soutenues de façon également convaincante pour essayer de gagner la partie. La "démocratie" ainsi apprise est réduite à un style rhétorique sans contenu, une carte à jouer pour mieux réussir en tout contexte¹⁰.

Réfléchir en termes de longue durée historique amène à rechercher plus loin dans le temps les possibles origines des comportements actuels. Le contact le plus important avec l'autre "occidental" (adjectif à interpréter d'après le regard local, c'est-à-dire "ce qui est à l'Ouest de nous") remonte bien avant les récentes indépendances. Après une longue période de relatif isolement, la première rencontre avec la modernité a eu lieu lors de la colonisation russe

de l'Asie centrale. "Modernité" est un terme à plusieurs dimensions : selon une définition élémentaire, elle est associée au développement économique, au progrès scientifique, etc. Sa lecture reste toutefois plus complexe, le terme portant en soi des concepts et des catégories à prétention universelle. D'habitude, lorsque ce mot est utilisé, un adjectif de complément est sous-entendu : la modernité est implicitement "occidentale", associée à des termes tels que "démocratie", "laïcité", "liberté individuelle", "citoyenneté". Mais, dans le cas de l'Asie centrale, cette modernité économique et scientifique a été introduite par le biais de la culture russe, porteuse de catégories et de valeurs qui ne correspondaient pas nécessairement à celles qui viennent d'être mentionnées.

Le rapport entre dominants et dominés ayant été de type conflictuel, la séparation spatiale et sociale entre monde russe et locaux semble avoir influencé la perception de l'autre en des termes d'opposition. L'étranger s'est toujours tenu à distance et, de la même façon, les locaux ont voulu sauvegarder leur identité en préservant les traditions locales et en se méfiant des comportements et des valeurs importées par les conquérants¹¹. Au début du XX^e siècle, les djadides ("nouveaux" en ouzbek), intellectuels réformistes musulmans, proposaient de prendre les pays "avancés" comme modèle en raison de leurs connaissances dans le domaine scientifique et technique (comme aujourd'hui est prisée leur économie ou leur formation professionnelle), tout en préservant les spécificités de la culture locale¹². Ils ont été, de la sorte, les premiers partisans d'une adaptation de la modernité au contexte spécifique ouzbek. Aujourd'hui encore, d'après les témoignages des interviewés, les rapports sociaux seraient conditionnés par ce contraste entre intérieur et extérieur, entre ce qui est propre à la culture locale et ce qui ne lui appartient pas.

Par ailleurs, les représentations des jeunes semblent être influencées par des notions divulguées par la discipline dite "culturologie" (discipline venue de Russie enseignée dans les écoles et les universités depuis la fin de l'URSS), qui se sert de catégories abstraites d'une validité atemporelle. I. V. Kondakov, l'un des représentants russes de cette lecture de l'histoire, associe par exemple à la Russie des catégories telles que : "autocratie", "orthodoxie", "opposition Est/Ouest", "révolte", "volonté", "vérité", "peuple", "révolution", "structure familiale paysanne". De même, à l'Occident correspondent des éléments d'une autre nature : "individu", "droit", "propriété", "parlementarisme", "travail", "richesse", "rationalité", "logique", "organisation technique et technologique"¹³. Ce type de raisonnement procède par attribution d'essences figées, les mêmes qui transparaissent au travers des discours des étudiants enquêtés¹⁴.

L'utilitarisme qui caractérise les comportements des jeunes observés ne correspond pourtant pas à une approche matérialiste. En effet, les interrogés ne recherchent pas la possession de biens en tant que but accumulateur en soi, dans une logique consumériste ou d'affirmation narcissique de soi à travers la consommation¹⁵. Prenons le cas des comportements vestimentaires. Les habits ne sont pas l'expression d'une individualité mais plutôt un signe

d'appartenance sociale, d'où découle une conformité vestimentaire visible. Les étudiantes tachkentoises et les jeunes filles de province qui vivent en appartement portent par exemple des vêtements différents de celles qui habitent en foyer étudiant. À l'université, ces dernières s'habillent de façon élégante et classique, elles portent des jupes, assez longues et non moulantes, des tailleurs. Au foyer, elles portent la tenue traditionnelle, une robe ample et longue qui recouvre des pantalons, avec une robe de chambre par-dessus. Les autres, en revanche, portent des pantalons, des habits moulants, et se maquillent de manière voyante.

Lors d'un entretien, F. (20 ans, Université de Diplomatie) porte un débardeur et des pantalons qui ne cachent pas ses formes, ses cheveux sont teints en roux. Dans son discours toutefois, elle ne revendique pas à travers cette tenue une affirmation personnelle, individualisée. Il s'agit d'une façon de montrer qu'elle peut "faire ce qu'elle veut", mais selon des modalités partagées par le groupe de jeunes avec qui elle passe son temps libre. Pour les enquêtés, les vêtements ne reflètent pas nécessairement des valeurs personnelles sous-jacentes. Au contraire, de façon inattendue, les interrogés qui affichent des habits "à l'occidentale" expriment en réalité des idées qui ne correspondent pas à celles auxquelles on pourrait s'attendre. K. (18 ans, Faculté de français) est l'une des rares jeunes filles à porter dans le foyer étudiant une combinaison et des chaussures de sport, à laisser ses cheveux au vent et à mettre du mascara à l'occasion des soirées. Pourtant, plus que toute autre jeune fille interviewée, elle a intériorisé un rôle subordonné pour la femme et a exposé une vision très conservatrice des rapports homme/femme. Pareillement, lors de l'entretien, L. (20 ans, Faculté de Journalisme) porte un tee-shirt noir, une casquette rouge Coca-Cola, des baskets et des jeans larges, style rappeur. Mais il est l'un des jeunes analysés les plus hostiles au modèle culturel nord-américain et son système de référence est lié à un islam transmis par la famille et fortement mis en avant dans son discours.

V. Quel investissement sémantique ?

Les enquêtés gardent une distance par rapport aux contenus que le terme d'"Occident" est susceptible d'évoquer. Il est néanmoins difficile d'y voir une réélaboration d'éléments étrangers à travers des critères locaux, ce qui marquerait la construction d'une "modernité alternative"¹⁶. Par conséquent, il n'y a pas de véritable expérience de conflit. Le seul étudiant qui a révélé une forte ambivalence, un contraste aigu, est L., qui vient d'être cité. Son cas est atypique : il est le seul à évoquer une dimension onirique lorsqu'il parle d'Occident. Il rêve de visiter les États-Unis, « [...] un endroit magique, où tout est possible, [...] le pays de la démocratie. » Il parle également de "bonheur", un mot qui ne revient pas dans les discours des autres interviewés : « En Occident, on sait comment rendre les gens heureux. » Néanmoins, il s'oppose à l'introduction des valeurs américaines à travers les films vus par les

jeunes : « La culture américaine est déjà arrivée ici. Les filles portent des jupes courtes, elles veulent quitter à jamais le pays. » Sa perception est influencée par les images des films qu'il a pu voir : les poursuites en voiture des criminels et les coups de feu en pleine ville lui donnent l'idée d'un monde violent et anarchique. Il sait qu'il ne s'agit que de fiction, mais il est convaincu que « les films et les livres sont basés sur la réalité », conscient que la production culturelle est le fruit de la société qui les enfante. Il se dit pratiquant et veut montrer l'évidence des préceptes coraniques. Son regard s'est durci lorsqu'il a mentionné les personnes athées. L. vit donc deux extrêmes, partagé entre attirance et répulsion, il s'oppose aux États-Unis tout en rêvant de gratte-ciel.

La relation Occident/Orient est vécue en termes d'opposition entre deux entités : L. parle de "compétition" bien qu'il ait plutôt voulu mettre en évidence la dimension positive que ce binôme contient en puissance. Dans ses termes, il s'agit d'une incitation réciproque à s'améliorer, mais vouloir doubler celui qui participe à cette compétition semble reproduire une logique d'affrontement qui rappelle les schémas de la guerre froide. Dans les autres cas analysés, l'Occident est associé en premier lieu à des éléments positifs : après avoir parlé en termes d'économie, de technologie, de progrès, de haut niveau de vie, les jeunes Occidentaux sont admirés pour leur indépendance. L. (21 ans, Relations économiques) les considère « très expérimentés, très responsables. » Tous pensent qu'à partir de seize ans, les jeunes Occidentaux quittent leurs parents pour vivre seuls et commencer à gagner leur vie. D'après O. (21 ans, Université des Langues du Monde), les étudiants occidentaux « sont plus énergiques, ils se débrouillent eux-mêmes. » Depuis qu'il a connu des étrangers de son âge, il a décidé de suivre leur exemple et de « devenir une personne qui peut compter sur soi-même. »

L. et O., qui viennent d'être mentionnés, mettent en lumière les différences existantes dans la perception du temps. Ainsi, O. dit que les Occidentaux « planifient toujours ce qu'ils doivent faire le lendemain. Ils vivent d'après leurs règles. Ici on peut voir des gens qui sont dans la rue sans rien faire. » Selon lui, le temps est une ressource à comptabiliser, à ne pas gaspiller. La maîtrise du temps quotidien permet donc d'être maître de soi-même, de sa vie, sans que les journées coulent l'une après l'autre, semblables. L. affirme qu'en Ouzbékistan « le temps passe trop lentement », en sous-entendant qu'il n'est pas rythmé par le changement mais suit un schéma répétitif. Ces différentes notions du temps influencent leur façon de vivre l'aujourd'hui, dans une tentative d'échapper à ce présent suspendu dans lequel vivent la plupart des jeunes interrogés¹⁷. En effet, O. aspire à réaliser ses objectifs dans le futur, dans une attente continuelle, ce qui l'empêche de vivre totalement son présent : « Quand j'étais à Ferghana, à l'école, je rêvais d'entrer au lycée. Une fois au lycée, je voulais venir étudier à Tachkent. Maintenant que j'y suis, j'attends de pouvoir partir à l'étranger. »

L'indépendance dont les jeunes Occidentaux bénéficient est jugée de façon positive dans un premier temps mais les appréciations sont ensuite nuancées. Des critiques sont portées aux formes de socialisation et d'intersubjectivité pensées comme typiques de l'« Occident ». Selon les enquêtés, d'une liberté excessive découle une détérioration des liens avec la famille, ce qui est contraire à leurs principes. D'après N. (20 ans, Faculté des Langues Étrangères), « ici la famille se réunit, c'est plus gai. » F. (19 ans, Relations internationales) pense que « les jeunes ont souvent de mauvaises relations avec leurs parents. Depuis leur enfance, ils ont beaucoup de liberté, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, c'est pourquoi ils ne sont pas obéissants. » K. (18 ans, Faculté de français) affirme qu'« il faudrait toujours rester à côté de ses parents. » Dans la perception des interviewés, prévaudrait chez les jeunes Occidentaux l'individualisme, interprété comme une forme d'égoïsme.

Selon L. (21 ans, Institut d'Orientalisme), « en Occident, chacun pense à soi et ne respecte que soi-même. Pour la vie professionnelle c'est bien, on est sûr de soi, on sait ce qu'on veut. Mais dans les relations avec les proches, il faudrait toujours penser à l'autre. » Pour S. (19 ans, Faculté des Langues Orientales), « en Occident, les personnes sont éloignées les unes des autres. » F. (19 ans, Université islamique) pense que chaque Occidental « est concerné par ses propres affaires. » Il explique l'exigence de rester aux côtés des parents en termes éthiques : « Si la mère et le père sont satisfaits de toi, Dieu l'est aussi. » Le plus souvent, la réflexion est faite en des termes réalistes et pragmatiques : d'après S. (19 ans), « les jeunes quittent leurs parents, mais quand ceux-ci seront âgés, qui s'occupera d'eux ? » N. (20 ans, Université Nationale), s'inquiète du sort des Occidentaux qui ne se marient pas, qui n'ont pas d'enfants : « Il faut faire des enfants ! Sinon, comment affronter seul la vieillesse ? » Malgré leur jeune âge, les étudiants considérés montrent un côté prévoyant très prononcé, ils sont déjà conscients des problèmes qui se posent à chaque étape de la vie. Le fait d'avoir des enfants est considéré comme concrètement utile, c'est un investissement qui assure la tranquillité du troisième âge.

Les jeunes analysés ne voient donc pas la conquête d'une indépendance personnelle au quotidien comme un objectif primordial pour eux. Par exemple, ils ne recherchent pas d'autonomie financière pendant leur formation universitaire. Les jeunes qui vivent avec leurs parents ne reçoivent pas une somme fixe mensuelle à gérer de façon autonome, ils demandent à chaque fois qu'ils ont besoin. L. (21 ans, Relations économiques), est étonnée qu'« en Occident, même les enfants paient eux-mêmes, ils sortent l'argent de leur poche. » O. (21 ans, Faculté de français) travaille pendant l'année à côté de ses études. Il perçoit cette activité comme quelque chose qui le distingue des autres : « Ici, la plupart des étudiants demande de l'argent à leurs parents, s'ils ont un problème, ils leur disent tout de suite. Pour eux, travailler comme serveur dans un restaurant c'est rigolo. Ils pensent que j'ai besoin d'argent. » Pourtant, il pourrait bien s'en passer, étant logé chez un oncle

assez aisé financièrement. Son souci est de nature différente : « Depuis que je suis à Tachkent, je me suis efforcé d'être quelqu'un qui croit toujours en lui-même. » Il est le seul à lier son autonomie à de l'argent issu de son propre travail. Pourtant, le but n'est pas de dépenser cet argent dans l'immédiat mais de le mettre de côté pour financer un départ en France. De ce point de vue, O. se rapproche des autres étudiants, pour lesquels les produits de consommation ne sont pas une source principale d'affirmation personnelle. A. (20 ans, Faculté de Sociologie) travaille à mi-temps dans une société de sondages d'opinion. L'expérience professionnelle qu'elle y acquiert compte plus que sa rétribution. L'argent qu'elle gagne, de toute façon, lui permet juste quelques dépenses supplémentaires : des heures d'Internet ou des cadeaux pour son frère cadet.

Les interrogés gardent également leurs distances par rapport aux comportements des jeunes Occidentaux, qu'ils voient à travers le filtre d'un jugement moral. Lorsqu'il s'agit d'éthique, les étudiants restent attachés à leurs propres modèles. Si les Occidentaux apprennent à être indépendants, c'est parce que « personne ne les aide » (L., 21 ans), ce qui refléterait un manque de solidarité et d'appuis. Dans plusieurs cas, les produits culturels occidentaux sont vus d'un mauvais œil en raison de leur influence négative sur les mœurs. Par exemple, pour D. (20 ans, Faculté de français), « dans les séries télévisées on voit des jeunes qui s'embrassent publiquement, des filles trop découvertes ... Tout cela est vulgaire, c'est contre l'islam. Pour les filles ce n'est pas bien, elles doivent être pudiques, timides. » M. (20 ans, Université de Diplomatie) est lui aussi opposé à la reproduction de comportements "occidentaux" : d'après lui, le seul but des jeunes qui les imitent est l'opposition aux règles établies, le goût pour la transgression, mais il ne s'agit en réalité que d'une simulation sans contenu. Un jeune de l'Université de Diplomatie critique par exemple violemment, dans un article paru dans le bulletin des étudiants, les mœurs observées aux États-Unis, d'où il revient après un séjour d'études. Il parle de « moralité décadente, renonciation aux principes de décence dans le but d'acquérir le succès, manque d'appréciation des [vrais] plaisirs de cette vie » qui se cachent derrière le bien-être matériel.

La perception de l'"Occident" en tant que bien de consommation semble être un obstacle à une réflexion des interviewés sur les contenus du terme. Il se peut toutefois que cette attitude soit corroborée par la vision d'un monde occidental qui se limite à une exportation unidirectionnelle et qui ne se soucie pas de trouver des interlocuteurs là où il exporte ses produits. Pour qu'il y ait un dialogue, deux acteurs actifs sont requis. Il est donc possible que les jeunes se sentent dans une position d'inégalité par rapport à un "Occident" qui ne s'intéresse pas aux réactions que sa présence sur le terrain engendre. Dans l'absence d'une réelle interaction, ils souffriraient d'un manque de confiance dans leurs possibilités de jouer un rôle dans cette relation.

Quels sont en effet les marges de manœuvre laissées aux étudiants ouzbeks pour qu'ils expriment une vision alternative ? Ne sont-ils pas confrontés à une logique globale, une « moralité internationale univoque »¹⁸ qui risquent de réduire l'altérité à ses formes les plus superficielles, sans souci de compréhension ? Lorsque, dans une communication à deux, l'un des interlocuteurs ne se sent pas considéré pour ce qu'il peut apporter à l'échange, l'indifférence est bientôt partagée. Si une situation de ce genre se perpétue dans le temps, l'interlocuteur ignoré peut réagir par une rupture du dialogue qui risque de conduire à des formes d'intransigeance, d'intolérance. Chercher les causes de ce manque d'investissement sémantique suppose alors s'interroger sur les failles contenues dans l'introduction, par les acteurs dominants, de facteurs exogènes dans des contextes non occidentaux.

Réfléchir sur les catégories d'interprétation de la réalité propres aux étudiants ouzbeks de Tachkent invite à des considérations de portée plus générale sur les dynamiques à l'œuvre dans un contexte non occidental en interaction avec des données nouvelles : l'"Occident" n'est plus celui d'avant l'indépendance, quoique des continuités avec le passé existent et doivent être présentes à l'esprit. Cet "autre" multiple se trouve en dehors et au-dedans des frontières nationales, mais il reste à l'extérieur des contours tracés par les jeunes interviewés pour délimiter leur sphère identitaire. Cette dichotomie rend difficile en l'état actuel une intégration de données hétérogènes, ce qui pose des obstacles à une synthèse constructive.

Alice MOSCARITOLO
EHESS
alice.moscaritolo@wanadoo.fr

RÉSUMÉ

L'article propose une lecture des représentations associées au terme d'"Occident" par des étudiants ouzbeks de Tachkent. Le mot implique pour eux plusieurs dimensions : l'"Occident proche", avec lequel sont tissés les liens les plus directs, est véhiculé par la Russie contemporaine, dont l'influence culturelle reste importante. L'"Occident virtuel", imaginé et lointain, correspond au contexte nord-américain et européen. L'"Occident endogène" est identifié aux autres groupes ethniques vivant dans le pays, côtoyés par les Ouzbeks sans réelle intégration. Cet Occident multiple est vu au travers d'intérêts utilitaristes : sont retenus les éléments qui pourraient profiter à l'assise personnelle dans la communauté d'appartenance. L'Occident devient donc un produit de consommation qui fournit des atouts supplémentaires pour "réussir". La fermeture des étudiants aux contenus, due en partie à une gestion de l'altérité élaborée dans le passé, pourrait dériver de la perception

d'une indifférence occidentale envers les réactions locales à une présence étrangère.

Mots-clés. Occident, contexte local, étranger, altérité, identité, systèmes de référence, représentations, imaginaire, modernité, jeunes, alternatives

ABSTRACT

The multiple Occident and the Uzbek Students' perception of the Other.

The article proposes an outlook on representations associated to the word "West" by Uzbek students in Tashkent. Three different dimensions are presented: the closest boundaries are tied with the "near West", contemporary Russia, which still has an important cultural influence. The "virtual West", distant and imaginary, is related to the North American and European context. The "inner West" is identified with the other ethnic groups living in the country, with which Uzbeks live side by side without real integration. This *multiple* West is seen through utilitarian lenses: students take into account the elements that can be useful to their position in their community. The West becomes a consumerist product that gives better chances for "success". Students' closed attitude towards western contents, due to a certain extent to a way of treating difference elaborated in the past, could derive from the perception of a western indifference towards local reactions to an external presence.

Key-words. West, local context, stranger, difference, identity, frames of reference, representations, imaginary, modernity, youth, alternatives.

NOTES

1. Le travail de terrain mené à Tachkent (octobre-novembre 2002, mars-mai 2003) est basé sur l'observation des pratiques et sur des entretiens semi-dirigés. L'échantillon est composé d'étudiants ouzbeks âgés de dix-huit à vingt-quatre ans en provenance de sept universités situées dans la capitale.
2. Pour un approfondissement des perceptions liées au passé soviétique, voir MOSCARITOLO A., *L'identité partagée des étudiants ouzbeks de Tachkent. Entre réaménagement communautaire et souci d'individuation*, DEA, EHESS, Paris, 2003, pp. 84-86.
3. POUJOL C., « Est-il facile d'être jeune en Asie centrale ? » in BERTON-HOGGE R., CROSNIER M.-A. (dir.), *Les pays de la CEI : édition 1997*, Paris, La Documentation française, 1997, p. 41.
4. GÖLE N., « Snapshots of Islamic Modernities », *Daedalus*, "Multiple modernities", vol. 129, n° 1, 2000, p. 91.
5. HEGEL G. W. F., « L'idée », *Science de la logique*, t. 2, *La logique subjective ou Doctrine du concept*, 1816, Paris, Aubier Montaigne, rééd. 1981, p. 278.

6. GÖLE N., « Islam in public », *Public Culture*, “New imaginaries”, vol. 14, n° 1, 2002, p. 181.
7. *Ibid.*, p. 175.
8. MOSCARITOLO A., *L'identité partagée ...*, *op. cit.*, pp. 54-65.
9. GÖLE N., « Snapshots of Islamic Modernities », *op. cit.*, p. 114.
10. MOSCARITOLO A., « Une ONG pour la jeunesse en Ouzbékistan ou la simulation de la démocratie », *Journal des Anthropologues*, n° 94-95, 2003, pp. 197-198.
11. KHALID A., *The Politics of Muslim Cultural Reform : Jadidism in Central Asia*, Berkeley, The University of California Press, 1998, pp. 72-79.
12. *Ibid.*, pp. 143-144.
13. SCHERRER J., *Kulturologie. Rußland auf der Suche nach einer zivilisatorischen Identität*, Kulturwissenschaftlichen Institut im Wissenschaftszentrum Nordrhein-Westfalen Essen, 2003.
14. Des traces de cette “histoire culturologique” se retrouvent d’ailleurs dans le vocabulaire et les catégories employées par les jeunes interviewés pour parler de leur identité nationale. Voir MOSCARITOLO A., *L'identité partagée ...*, *op. cit.*, pp. 51-53.
15. KHOSROKHAVAR F., « Le quasi-individu : de la néo-communauté à la nécro-communauté » in DUBET F., WIEVIORKA M. (dir.), *Penser le sujet*, Paris, Fayard, 1995, pp. 235-255.
16. GÖLE N., « Snapshots of Islamic Modernities », *op. cit.*, p. 114.
17. MOSCARITOLO A., *L'identité partagée ...*, *op. cit.*, p. 87.
18. HOURS B., *Domination, dépendances, globalisation. Tracés d'anthropologie politique*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 103.